

ARNAUD CAZELLES

# UN CERTAIN GÔT DE PLOMB

TOME 1 - BALLES PERDUES

 Oneiroi

© Oneiroi décembre 2020  
ISBN : 978-2-491366-04-9

Éditions Oneiroi  
6, rue Saint-Sébastien – 22200 Guingamp  
[contact@editionsoneroi.fr](mailto:contact@editionsoneroi.fr)  
[www.editionsoneroi.fr](http://www.editionsoneroi.fr)





## PROLOGUE

**S**es mains tremblent, plongées dans une flaque noire qui ondule et donne à son reflet des proportions horribles. Une grimace plus qu'un sourire déforme ses lèvres gercées. Ses doigts continuent de s'enfoncer dans la boue. Prise d'un nouveau vertige, elle se penche, la bouche grande ouverte, pour ne vomir que de l'eau. Un exploit renouvelé, conséquence de ce voyage qui prend fin après maintes prières adressées tour à tour à la lune, aux étoiles et aux Cinq Voyageurs, dieux inexistantes, sourds ou désintéressés.

Sa tête accueille le chaos, son ventre le vide. Elle a arrêté de compter les jours, les grognements de son estomac sont plus précis qu'un calendrier. Bien entendu, les quelques cafards et cloportes, locataires acides mais protéinés de sa cage de Pont-Gris, ne comptent pas. Pas plus que le lichen accroché aux barreaux. La petiote secoue la tête, prête à boire de cette eau de pluie stagnante. Dès la première gorgée, un soldat sans visage l'attrape par le bras et la tire violemment. Son poignet coulisse entre cinq doigts gras. Du haut de ses huit ans, elle court.

\*\*\*

Les grincements d'une planche battant au bout d'un clou tordu rythment la monotonie du désert rocheux. Par ici, les chèvres sont de vraies teignes gouvernées par la faim. Responsable de leur étiolement, le soleil trône dans un azur nu. Même pendant sa chute en fin de journée, il s'acharne sur les trop rares touffes d'herbes sèches et condamne les pauvres bêtes à la concurrence et à l'opiniâtreté. Les plus robustes d'entre elles l'emportent à coups de cornes bien sentis, les vieilles et les maigrichonnes se rabattent alors sur les rares buissons épineux déjà rabotés. Ces terres rougeâtres à perte de vue, striées de craquelures, ne leur offrent qu'une maigre pitance. Le seul pin parasol à l'horizon a été la victime originelle. La base de son tronc porte les stigmates de ces gloutonnes pour qui l'écorce est un met de choix.

Les pouces derrière ses bretelles, Zaggo surveille en alternance son troupeau et les cercles patients d'un vautour au-dessus de leur tête. Il finit par hausser les épaules d'ennui et s'attaque à la dernière pile de linge. L'avantage de la canicule, c'est qu'il aura fallu moins d'une heure pour que tout soit sec. Les plis se succèdent avec une paresse calculée. Le bon père sait que la boîte à outils l'attend à l'ombre du porche. Sa bonne volonté a fichu le camp, il ne se sent pas de reprendre les travaux – en premier lieu, fixer cette putain de planche qui continue son jeu de métronome.

Ce n'est pas tant qu'avec quelques coups de marteaux Zaggo ait peur de réveiller son frère en pleine sieste mais, faute d'avoir deux mains gauches, il veut éviter un rendez-vous chez le toubib. Une bonne excuse. La raison sous-jacente tient d'un égoïsme mignonnet : procrastiner convient mieux à son programme.

Le bricolage n'a jamais été l'une de ses priorités contrairement à la boustifaille, au bon tabac, à la lecture boulimique et, par-dessus tout, à sa famille. À voir ses boutons de chemise lutter contre un ventre souverain à la dérive, ses copains ont du mal à imaginer le quotidien harassant de fermier dont il se targue au saloon. Mal rasé, mal peigné, Zaggo se laisse flotter dans sa trentaine, à l'aise avec l'inertie d'une vie qui le gâte de ses premiers cheveux blancs.

La ferme des Disbeck aurait pourtant bien besoin qu'il se retrousse les manches. La modeste bâtisse en bois à toit plat craque de trop quand le vent s'emporte. Elle se dresse, seule et fragile, au centre du

bas plateau, à la merci des frénésies poussiéreuses que toussent les couloirs de l'imposant canyon de Rumbeluin. Pour peu, sa position la désignerait comme l'avant-poste du village minier de La Creusée, le seul pastiche de civilisation à des kilomètres à la ronde.

Les premières maisons sont si proches et le centre si rabougri, que les rafales rapportent chaque soir aux oreilles de Zaggo les refrains du répertoire grivois entonné par les mineurs dilapidant leur paie en femmes et en anisette. D'ailleurs, l'heure de la relève approche et le bon père craint que le vocabulaire de sa pitchoune ne s'enlaidisse avec pareille poésie. Par chance, la charrette conduite par son épouse est de retour. À l'arrière, il reconnaît les petites jambes qui battent le vide hors d'un jupon retroussé. La polissonne s'empiffre, à coup sûr, de caramels mous en cachette.

Zaggo attache le mulet à l'un des poteaux du porche tandis que Loïsa le rejoint d'un bond. Elle l'embrasse à peine, aux coins des lèvres, avec cette habitude lasse qu'ont les couples aimants rattrapés par le quotidien. Le bon père ne lui en tient pas rigueur, toute son attention est tournée vers son trésor. La gamine se jette dans ses bras. Les chatouilles convoquent immédiatement son rire. Coincée par une clé de bras pas vraiment réglo, elle riposte plutôt bien mais se fait confisquer son sachet de sucreries.

Ses cheveux d'un blond polaire ont sauté deux générations, ils ne sont à chercher ni du côté de Zaggo ni de celui de Loïsa, chez qui la chevelure d'un noir charbonneux respecte le moule des gens du coin. Pour autant, avec son teint hâlé, la pitchoune est l'étrange mélange de ses parents. Elle a hérité de sa mère une maigreur mise en avant par des épaules saillantes qui poussent à l'embarras. Elle tient de son paternel le charme de la nonchalance derrière lequel s'abritent ses facilités et son lot d'astuces.

Le temps que Zaggo et sa fille se racontent leur journée, dans les bras l'un de l'autre, Loïsa termine seule de décharger les courses faites au magasin général de la veuve Yanou. Poings sur les hanches, elle en vient à s'éclaircir la gorge pour qu'ils se séparent et daignent tendre une oreille attentive.

« Ôtez-moi d'un doute, cette planche, là, elle grince de façon un peu moins agaçante ou alors j'ai fini par m'y habituer ? » demande-t-elle d'un ton plus moqueur que caustique.

Loïsa fait mine de jeter un coup d'œil sentencieux par-dessus l'épaule de son époux.

« Et là, le trou du plancher ne s'est pas agrandi davantage. C'est déjà ça. Et là, cet abreuvoir m'a l'air toujours percé. Remarque, ça le rend original. Mais bon, il faudra peut-être songer à se servir de ces outils qui prennent la poussière. Le chantier avancerait un poil plus vite.

– Pas si vite, je peaufine mon idée, annonce Zaggo en tirant sur ses bretelles, le ventre en avant.

– Il peaufine son idée, répète la gosse avec tout ce qu'elle a de sérieux en réserve.

– Oui, oui. À d'autres, s'il vous plaît. Vous faites la paire et moi je suis la couillonne de service, ça, ça ne changera jamais. Après, c'est vrai que je ne peux m'en prendre qu'à moi-même : je connaissais les travers de mon homme avant de l'épouser.

– N'oublie pas qu'on apprécie quelqu'un pour ses qualités, mais qu'on finit par l'aimer pour ses défauts, réplique Zaggo.

– Et elle t'aime vraiment beaucoup ! » s'exclame la pitchoune.

La boutade innocente soude illico la famille dans le partage d'un solide mal aux zygomatiques.

« Tu as de la chance, Valéry Disbeck, reprend Loïsa en essuyant une larme. Heureusement que Basile vient prêter un coup de main de temps à autre.

– Tiens, en parlant de lui, va réveiller Tonton Canaille, tu veux ? glisse Zaggo à sa fille. C'est son tour cette nuit, à la mine, et ce serait bête qu'il parte le ventre vide. »

Loïsa regarde sa fille se fondre dans la pénombre de l'intérieur. Elle patiente jusqu'à entendre ses petits pas enjoués maltraiter les escaliers, histoire d'être sûre qu'elle soit bien hors de portée de sa voix.

« Il cuve encore, ton frère ? » finit-elle par demander en levant son poing au-dessus de sa bouche, pouce en l'air comme s'il s'agissait d'une bouteille.

Elle doit se contenter de la moue de Zaggo comme d'une réponse valable. Connaissant le piège des reproches dans lequel peut s'enliser la discussion, le bon père réussit une esquive en s'intéressant au journal que sa femme lui rapporte du village chaque



fin de semaine. Sa drogue. L'édition est celle de la veille. Ses yeux dévorent les premières lignes de la une et, à mesure que ses sourcils se froncent, la malice au fond de ses yeux se brouille. Il sent la main de Loïsa se poser sur son épaule. Certes, elle ne sait pas lire mais elle connaît les moindres mimiques de son époux. L'inquiétude la gagne à son tour.

« Qu'est-ce que ça dit ?

– Ça dit que ça pue. La guerre des jabots, encore et toujours.

– Pour changer.

– Non. C'est pire. Les choses bougent trop vite. Un bataillon entier de Belettes a été détaché pour marcher sur Vattimèze et je doute que ce soit pour des négociations. Notre capitale va pas faire long feu.

– Et après ?

– Après ? Tu sais bien. Ils vont vouloir notre charbon. Avec un bon rendement, La Creusée pourrait produire de quoi satisfaire les besoins d'au moins deux baronnies. Et ils vont en avoir besoin s'ils veulent faire fonctionner leurs locomotives et leurs usines. Et continuer leur guerre. »

Loïsa fixe son mari un petit moment sans décrocher un mot. Finalement, elle reprend.

« Cette manie chez toi... Je ne sais pas si je la déteste ou si j'en suis jalouse.

– De quoi tu me causes ?

– Tu cancanes des Belettes qui vont venir nous saluer avec leur poudre et leur plomb comme si de rien n'était, à croire que tout te glisse dessus. J'ai envie de vomir pendant que je te parle. La nuit, je t'entends ronfler et moi, tout ce que je voudrais, c'est te réveiller à coups de poings sur le torse et te dire à quel point j'ai la trouille. Cette situation, cette maudite guerre, toute cette incertitude, je n'en peux plus. Ça me tue à petit feu.

– Une minute, tu ne t'es pas doutée un seul instant que je me voile la face exprès ? Tu me connais, tu sais bien que c'est ma façon de gérer. Si je veux tenir debout, je dois croire mes propres mensonges pour que les autres puissent se reposer sur moi. Je refuse de croire que les Belettes se rapprochent. Parce que, oui, je sais qu'elles vont débouler. Je baigne dans mes contradictions parce que moi aussi j'ai les foies, Loïsa. J'ai peur pour toi. J'ai peur pour Basile. »

Zaggo enlace brutalement sa femme. Les battements de leur cœur s'emballent jusqu'à sonner le diapason de leurs *mea-culpa* respectifs.  
« J'ai peur pour notre Charlise. »

\*\*\*

Après deux semaines à enchaîner les nuits au fond des galeries souterraines de la mine de charbon, Basile retrouve enfin un roulement diurne. Il exulte, d'autant que sa nouvelle journée de travail s'achève avec la promesse d'un joli lendemain chômé.

Comme à leur habitude, les mines de La Creusée dégorgent un salmigondis de chansons paillardes, annonçant l'arrivée des rustres sur la place du village. Le soleil est encore là pour les accueillir. Pour un temps, il coiffe le canyon sanguinolent de Rumbeluin et donne naissance aux premières ombres d'une nuit qui promet d'être glaciale.

Sous leur masque de suie, pas un des mineurs ne rate les aguicheuses à l'entrée du saloon. Leur indécence est soutenue par des froufrous fantasques, à même de faire rougir les jeunots. Le groupe se sépare. Basile invite ses gars – les vieux garçons et les infidèles – à boire des coups et à supporter le poids de ces dames sur leurs cuissots. Avec un peu de chance, sans avoir à cracher trop de pépètes, ils pourront tâter du gras en blâmant leur ivresse. Bien sûr, la soirée ne commence vraiment qu'après un coup d'eau sur le groin.

Les collègues les plus sages trouvent toujours une excuse. Ils se débinent, rentrent fissa à leur chaumière où les attendent un escadron de marmots spécialistes des bisous baveux, une bassine de linge haute jusqu'au plafond derrière laquelle leur femme se cache et un bon repas chaud.

Aux fenêtres, les lampes à pétrole s'allument les unes après les autres, reflet d'un ciel brodé d'étoiles. La Creusée semble se recroqueviller, comme si chaque nuit lui faisait prendre conscience d'être perdue au milieu de rien. Sans ses sous-sols pleins de charbon, personne n'aurait été assez barge pour supporter la jonglerie perpétuelle entre des journées caniculaires et des nuits froides à pierre fendre. Et s'il est facile d'envier ou de critiquer la baronnie de Parcendres, force est de reconnaître que le développement de la

locomotive à vapeur par le Baron Salessy a fait plus pour le patelin que son rival d'Aubenosque en vingt ans.

En dépit des commandes croissantes de charbon, le village est resté de taille modeste. Toutes les familles se connaissent. Du mineur au professeur d'école, chacun se serre les coudes en cas de coup dur. Il n'est pas rare de voir les tables à tréteaux s'acoquiner dans la rue principale, en particulier le premier jour d'automne. Les taquins encouragent le Gillou à dépoussiérer son banjo. S'ensuivent les rires et ces danses magiques qui brassent les générations. C'est aussi l'occasion pour Basile de remporter une nouvelle fois le concours annuel du plus grand mangeur de tourtes au potiron. Le festin s'invite partout ces soirs-là car, pendant que les bouteilles se vident, les coyotes s'aventurent jusqu'aux maisons les plus reculées et visitent les clapiers avant de repartir la panse pleine.

Au petit matin, la gueule de bois est rude. Basile grogne. La femme nue à son côté se retourne sur le ventre, tirant toute la couverture à elle. Réveil coutumier d'un jour de repos. Est-ce encore le matin ou déjà le début de l'après-midi ? Au moins, le soûlard se reconnaît-il chez lui. La chambre empeste. Les grains de poussière baignent dans une lumière éparse. Au sol, la marée de vêtements ne s'est pas encore retirée.

Le colosse bâille à s'en décrocher la mâchoire. Il traîne sa grande carcasse jusqu'à la cuisine où le café de la veille l'attend au fond d'une casserole. Le tic-tac de l'horloge le rappelle brusquement à ses obligations du jour. Il s'imagine la scène : Loïsa, poings sur les hanches, lui siffle dans les oreilles à la manière d'un rouge-gorge en furie. Il hausse les épaules, s'esclaffe en vrai couillon. Le repas sera froid, et après ? Quitte à être en retard, autant être un minimum propre. Basile sort donc sous le porche installer une bassine d'eau froide devant le petit miroir cloué sur l'un des huit piliers en bois. À son humble avis, il n'y a guère rien de mieux que de lambiner à sa toilette face à la vaste étendue de roches teintée de rouille.

Moins d'une heure plus tard, le colosse dévale d'un pas guilleret la colline au sud du village. Le canyon prend la couleur du miel. Les condors dessinent des figures biscornues dans un ciel gouverné par un soleil de plomb. Pour sûr, l'après-midi s'annonce languissante.

Basile coupe à travers les enclos. Les chèvres l'ignorent, trop occupées à mâchouiller l'herbe qui pointe timidement du sol moribond. Trempé de sueur, il vise l'ombre du grand pin parasol abritant une cabane entre ses branches. Un bout de drap constellé de taches d'eau de Javel fait office de drapeau pour cette forteresse de bric et de broc. Basile s'enorgueillit à chaque fois de la voir toujours debout, se remémorant les après-midis passées à manier l'égoïne et le marteau avec le soutien moral de son frère, toujours flanqué d'un livre. Il frise alors sa moustache sans se rendre compte qu'il cède à sa vieille manie.

Arrivé au pied du conifère, les crissements d'une colonie de cigales cessent. Le mineur esquisse un sourire et place ses mains en entonnoir autour de sa bouche.

« Adiò ! Je m'excuse bien bas de vous importuner, je suis à la recherche de mademoiselle Disbeck. J'ai un colis plein de bécots à lui livrer. »

Charlise passe la tête par-dessus la rambarde de son repaire.

« Tonton Canaille ! »

La gosse commence à descendre l'échelle de corde. Dès qu'elle s'en sent le courage, elle se laisse chuter sur un vieux matelas en contrebas. Sa cascade est punie par un nuage de poussière. Rougeaude, elle crachote avant de s'escaner pour de bon alors que son oncle la soulève, d'emblée assailli de papouilles en guise de remerciements.

« Qu'est-ce tu fabriquais là-haut ?

– Maman a dit que tu serais en retard comme toujours, alors elle me laisse jouer en attendant, répond-elle en tirant sur les bretelles de Basile.

– Au moins, je risque pas de m'faire chauffer les oreilles.

– Oh ! N'y compte pas trop. Dis, après le repas, on pourra jouer ? Une petite partie de Sérinouaille, toi, Zaggo et moi. Maman aime pas ça et faut être trois, tu sais. Ou si tu préfères, on peut aller chez M<sup>me</sup> Yanou, il paraît qu'elle a reçu tout un tas de jouets vachement chouettes. Les copains à l'école, ils ont tous des yoyos.

– Cet après-midi, ça va pas être possible, mademoiselle. Les copains passent boire l'café, faut qu'on discute de pas mal de trucs.

– Des trucs ? Quel genre de trucs ?

– Des trucs d'adultes. Pas vraiment rigolos, si tu veux mon avis.

– Quelque chose de mauvais est en train d'arriver, hein ? Y'a pas qu'elle, c'est tout le village, mais je sens maman inquiète. Hier soir, j'ai collé mon oreille au plancher, je l'ai entendue dire que plus rien tourne rond. Que les Belettes se rapprochent. Qu'on va pas y loucher. Zaggo lui a demandé de parler moins fort et il est monté vite fait me voir. À ce moment-là, je suis revenue dans le lit. J'ai fait semblant de dormir, bien sûr, confie-t-elle. Il est quand même venu me border. J'aime pas trop ça, tu sais, je suis grande maintenant. Mais, il veut rien entendre. Alors, quand il s'est approché pour un dernier bisou, je lui ai demandé ce qui allait pas. Devine ce qu'il m'a dit.

– Ça peut être n'importe quoi, du moment que c'est bien tourné. Ton père a peut-être des sabots à la place des mains, n'empêche qu'il a l'chic pour la parlotte. »

Charlise tire sur ses manches. Elle les garde au creux des mains, puis mordille le bout de ses pouces. Basile la connaît par cœur, elle cherche mot pour mot les paroles de son paternel.

« Quand le monde va mal, il suffit de le voir à l'envers... » débute-t-elle du fond de la gorge, imitant la voix molle de Zaggo.

La phrase en suspens, elle s'élançe, plaque ses mains au sol et fait la roue. Le geste, d'une maladresse touchante, la fait retomber sur le matelas cradingue.

« ... et de le secouer un grand coup avant d'le remettre à l'endroit !

– Mademoiselle, vous m'épatez ! Si ta mère savait ça ! À mieux retenir ces foutaises que les poèmes de l'école ou les mathématiques. Si tout venait de la bouche de ton père, par les Cinq, tu serais une encyclopédie vivante. »

Dehors, le mercure s'affole. La fraîcheur du salon de la famille Disbeck l'établit de facto comme refuge. Les assiettes sales s'empilent. Le riz au lait – tout du moins ce qu'il en reste – fond discrètement sous les coups de cuillère de Zaggo, lancés en catimini au rythme des allers-retours de Loïsa dans la cuisine. Basile suit son propre tempo : le bougre s'est donné la sacro-sainte mission de décaniller la bouteille de digestif.

« Doucement Basile, avertit Loïsa en revenant avec la corbeille de fruits.

– Si j’ai bien compté, depuis le début du repas, tu t’es enquillé quasiment trois bouteilles à toi seul, le sermonne son frère à son tour.

– Alors comme ça, on me surveille ? Quand les copains me disent que j’ai une sacrée allonge, j’imagine qu’ils doivent être dans l’vrai. J’ai toujours cru que c’étaient les verres qu’étaient trop p’tits, ou que ça s’évaporait dans l’air ces choses-là, s’amuse-t-il avec un clin d’œil à l’attention de sa nièce.

– Je peux goûter un peu ? » demande la pitchoune en désignant la bouteille que Basile lève à hauteur des yeux.

Zaggo la prend sur ses genoux. Il étire son bras en arrière pour se saisir d’une boîte en fer de laquelle il sort un sucre. Basile verse un doigt et fait glisser le petit verre dans les mains de Charlise. Tous les éléments du rituel sont en place.

« Trempe ça là-dedans », l’incite son père.

Charlise s’exécute, puis gobe le canard. Passé l’instant de la découverte, un fatras de grimaces foudroie son visage, matraque ses joues, contorsionne sa bouche. Les sourcils froncés, la petiote tire sa langue avec autant d’horreur que si un médecin venait de lui diagnostiquer une angine. Les deux frères pouffent de rire. Zaggo prend tout de même sa fille en pitié. Il lui prescrit en hâte une cuillerée de riz au lait pour faire passer le goût et calmer le feu au fond de son gosier. Il en profite au passage pour s’en octroyer deux dernières.

« Eh, vaurien ! Tu crois que j’té vois pas faire ? braille Loïsa, dont la voix inquisitrice s’élève de derrière les fourneaux. Tu blâmes ton frère mais tu fais pas mieux. Si ma mémoire est bonne, tu es au régime, non ? Tu m’as juré de faire disparaître ce bidon avant la fin de l’été.

– Chacun ses vices », se moque Basile.

Loïsa revient en douce tapoter le ventre de Zaggo et pincer ses bourrelets. Sur le coup de la surprise, le gourmand lâche son arme de prédilection. Patatras ! La cuillère pleine de caramel éclabousse sa chemise neuve. Son épouse enroule ses bras autour de son torse et pose la tête sur son épaule. Lui allume un cigarillo en compensation, s’enivre de fumée un temps et s’en débarrasse entre les lèvres de Loïsa qui inhale et savoure à son tour de grandes bouffées du fameux tabac de Laftonie.

Le couple s'est, de tout temps, accordé autour de valeurs simples sur lesquelles ils ont construit leur petite vie. Indépendants l'un de l'autre, ils se complètent, se comprennent d'un simple regard, sont liés par une confiance mutuelle, rare, solide et admirable à bien des égards, qui forçait un peu plus chaque jour.

Sitôt que la clochette de la porte de l'enclos retentit, Loïsa jette un coup d'œil par la fenêtre.

« Les voilà qui arrivent. Je vais préparer le café.

– Sors quelques biscuits secs, s'il te plaît.

– Rassure-moi, uniquement pour nos invités ?

– Il va bien falloir que j'en mange quelques-uns, pour tester la qualité du produit. Au cas où, tu comprends bien.

– Par les Cinq, tu es incorrigible ! »

Le Gillou, accompagné de cinq mineurs, foule le parquet de la famille Disbeck. Chacun ôte son couvre-chef avant de s'adonner au bal des accolades, sincères mais tendues. Le groupe prend place pendant qu'on sort la porcelaine. Les tasses se remplissent d'un noir intense, fumantes, sans qu'aucun des gars n'ait pipé mot. Un chauve, gueule ratatinée, mains jointes, se racle la gorge. Il dévisage l'assemblée, laisse flétrir une ambiance cérémonieuse aux relents suspicieux avant de se lancer sur un ton lugubre.

« On vient de recevoir un télégramme. C'est bien ce qu'on pensait. Vattimèze est tombée, il y a deux jours.

– Putain ! Je vous parie combien que notre cher Baron fait carpette ?! peste Basile.

– Du coup, qu'est-ce qu'on fait ?

– Toujours à poser des questions à la con, hein, Ferdinand ?

– Parce que tu crois que ton intervention amène quelque chose au débat ? Si tu veux vraiment mon avis, je pense qu'il faudrait mettre les bouts au plus vite.

– Courageux ça ! Vraiment ! »

Dans un coin, Charlise est chassée par les chuchotements impératifs de sa mère. Le cagnard de l'après-midi l'oblige à s'exiler dans sa chambre car à cette heure-ci, sa cabane est un four, la faute au toit en tôle. Elle monte, penaude, en vue d'accomplir sa retraite forcée : une courte sieste, le temps que les grands s'expliquent. Bien entendu, la gosse a d'autres plans, et l'espionnage est tout en haut de sa liste.

Au rez-de-chaussée, la joute verbale reprend de plus belle. Basile postillonne de colère sur son voisin. Il le tarabuste, le noie sous des sobriquets ridicules, finit par dérapier sur un vocabulaire bien plus fleuri, bien plus personnel, où les « couilles molles » et les « empaffés » tiennent une place de choix.

Personne n'intervient. Personne n'ose intervenir. L'excité déroule sa grogne comme une locomotive lancée à plein régime, inarrêtable. D'autant que la largeur de ses poings est dissuasive. Sur sa gauche, Zaggo triture sa chevelure hirsute. Lorsqu'une gorgée de café froid tiédit l'humeur de son cadet, il saisit enfin l'occasion de se faufiler entre deux insultes.

« Si tu veux continuer sur des disputes stériles, ne te gêne pas. Je pense toutefois qu'autour de cette table personne n'est convaincu de l'intérêt de l'exercice. À mon sens, ça ne sert à rien de retenir les gens. Ils ont leur raison et je dois dire que je les comprends. S'ils veulent partir, ils le feront.

– Quand les Belettes nous déferleront sur la tronche, faudra des bras, pas des jolis mots. Où vous voulez aller les gars ? Faire bronzette dans le désert ? Retourner à l'Ancien Monde, peut-être ? Laissez-moi rire ! Partout c'est la guerre, putain ! La guerre !

– Zaggo, rassure-nous, s'il te plaît. On dirait que tu comptes rester ici, enchaîne le plus maigre de la bande en se permettant d'ignorer copieusement Basile. Personne ne sait encore où il faut aller mais ce qui est sûr, c'est qu'il faut partir le plus rapidement possible. Ça ne sert à rien de résister. Et puis, franchement, résister avec quoi ? Des fourches, des pioches et cinq ou six fusils ? Tout ce qu'on sait zigouiller par ici, c'est les poules et les lapins. Pense à Loïsa et à la pitchoune. Si c'est toi qui causes au prêtre et au maire, tout le village suivra. Ils t'ont toujours écouté, il n'y a pas de raison que ça change.

– Messieurs, vous êtes de sacrés abrutis... se moque Basile. C'est un traquenard ou je ne m'y connais pas. Vous êtes pas venus pour discuter, hein ? Vous l'avez déjà prise votre putain de décision. Vous vous êtes vus quand ? Vous avez répété ? Hier soir ou au repas avant de débouler ici ? Vous êtes là pour convaincre mon frère, rien d'autre. Terminé ! Et je suis d'avis que ça doit bien vous faire chier que je sois présent. Oh, la grande gueule ! Oh, le grand con !



– Oh, le roi de l'esbroufe ! reprend son frère en cœur. Réfléchissez bien, derrière sa gueulante se cache une vérité dure à entendre. On aurait tous pu croire à un moment que les choses allaient s'arranger. Moi le premier. Je me souviens de la semaine où les journaux titraient des annonces d'armistice. Maintenant, on sait que Salessy ne s'arrêtera pas là. Après avoir enchaîné aussi facilement les victoires, vous pensez qu'il va laisser Solavà ou les Valquidées tranquilles ? Que vous pourrez y trouver refuge ? Sincèrement ? En fuyant, vous ne ferez que retarder l'inévitable. Bien sûr, il vous faudra d'abord survivre en plein désert. Et je ne vous parle même pas du risque de croiser les Belettes. Si jamais vous jouez de malchance, vous ferez une cible facile avec les enfants et la suite de carrioles. Sinon, il vous reste les bayous, plus au sud... »

Zaggo s'appuie sur un court silence, le temps que la cruelle hypothèse investisse l'esprit de ses invités.

« Nous ne nous battons pas à armes égales mais nous avons l'avantage du terrain. Pour atteindre le cœur du village, le canyon oblige à passer dans deux couloirs étranglés, faciles à défendre où les troupes ennemies seront vulnérables. Les caisses de dynamite que nous devons utiliser dans les mines constitueront notre atout majeur. Plus nous nous y prendrons tôt, plus nous assurerons nos chances de victoire.

– Et si jamais un tel miracle venait à se produire ?

– Il en viendrait d'autres, des bataillons entiers, plus féroces, mieux préparés. Mais nous aurions dès lors acquis une certaine renommée. Vous connaissez beaucoup de petits villages capables de mettre en déroute la grande armée de Parcendres ? Avec le matériel à ma disposition, je pourrais relater nos exploits. Et s'ils nous coupent nos lignes de télégramme, eh bien, nous trouverons toujours un moyen pour diffuser l'information. Nous pourrions devenir un symbole de la résistance et, pourquoi pas, accueillir un flot de réfugiés pour se réunir autour du même idéal. Nous serions une bulle indépendante dans le paradis des Belettes... »

L'obscurité étouffe les dernières lueurs mauves à l'ouest. Dans l'âtre, les bûches crépitent, elles repoussent la fraîcheur d'une nuit sans toison nuageuse. La soupe a remplacé le café ; les rires gras et sincères, les tensions du début. Exposant point par point ses idées,

Zaggo a réussi à convaincre son auditoire, pourtant venu se plier à l'exercice inverse. L'accord est ainsi scellé, non par une poignée de main virile, mais par une partie de cartes bruyante. Impossible de faire taire ce satané Basile, mauvais perdant jusqu'au-boutiste.

Charlise a regagné le droit de traîner ses basques dans le salon. Après une dizaine de manches à abattre les cartes choisies par son père, elle rejoint sa mère sur le canapé. Elle se glisse sous le plaid et colle ses pieds glacés de petite crapule contre les siens. Les paupières lourdes, elle est happée sans prévenir dans le pays des songes, où les arguments de Zaggo, glanés en cachette tout l'après-midi, tissent un canevas de victoires.

\*\*\*

Deux jours plus tard, à l'aube, un bataillon de Parcendres fond sur le village en pleins préparatifs de ses défenses. L'ignoble surprise ne laisse pas de place à une débandade opportune. Cernée par un flot d'hommes en gris armés de fusils que les premiers rayons font scintiller dans une réalité douloureuse, La Creusée gémit de ses mille deux cent trente-huit voix. Les uns après les autres, les habitants lèvent les mains comme pris dans une ola en l'honneur de leur humiliation fortuite.

Héros anonymes mus par une obstination quasi sectaire, les insoumis s'alignent tous derrière Basile en vue d'une riposte grotesque. Des mineurs, pour la plupart, des fermiers, des artisans et des revendeurs mais surtout des voisins, des amis, des cousins, des frères, des époux et des pères de famille. Leurs tirs mal ajustés de tromblons tout droit sortis d'un âge oublié abiment péniblement les rangs adverses. Les coups de couteaux et de fourches sont plus efficaces, bien que plus risqués : la conjugaison de leur chance de cocu et d'heureux angles morts leur assure provisoirement la victoire.

Dès que la partie redevient sérieuse, c'est l'hécatombe. La braderie des morts inutiles. À midi, on hisse un nouveau drapeau : la belette argentée sur son revolver, cousue au centre d'un rectangle de tissu blanc, surveille le monticule de corps. Ce spectacle d'horreur ne semble pas préoccuper grand monde tant le choc de l'attaque a anesthésié les gens jusqu'aux plus sensibles. L'angoisse est à chercher ailleurs :

le tri implacable des hommes, des femmes et des enfants en trois groupes distincts.

Les soldats malmènent la foule en vue d'appliquer l'impitoyable sentence. Les familles s'agglutinent. Charlise passe ses bras derrière les bretelles de son oncle. Elle agrippe de la main droite la ceinture de son paternel et de la gauche le pantalon de sa mère. Basile, Zaggo et Loïsa y vont ainsi de leur enchevêtrement sauvage, à coups de phalanges recourbées comme des serres et de supplications vaines.

On est allé débusquer la pitchoune dans sa cabane, sous une cagette d'oripeaux où Zaggo l'avait cachée. Les retrouvailles, à la fois inespérées, chaleureuses et insupportables, s'avèrent expéditives. Les Disbeck, à eux seuls, nécessitent l'intervention musclée de pas moins de six Belettes. Les soldats s'énervent, épuisés par l'impression de devoir séparer quatre puissants aimants. Un coup de coude vicieux de Zaggo fait pisser du nez un des agresseurs dans son dos. Loïsa griffe à l'aveugle. Basile, pour sa part, se montre généreux en torgnoles. Très vite pourtant, la vue de six-coups hors de leur étui calme les ardeurs de la petite famille.

Chacun se résout à l'impensable, à l'impossible, à des adieux hystériques. Chacun, sauf Charlise tenant son père d'une naïveté féroce alors même qu'un soldat empoigne ses cheveux et la tire en arrière. Ses mains glissent sur la chemise à carreaux, ratent ses bretelles, pour ne brasser, au bout du compte, que du vide. Un torrent de larmes s'échappe de ses yeux affolés et dévale ses joues avec la force d'un barrage qui cède.



†

## DE L'UTILITE D'UN MERLE

**S**on regard affolé balaie d'avant en arrière. Elle glisse à plusieurs reprises dans la gadoue puante, pour finir cul par-dessus tête, embourbée jusqu'aux os. Vite. Elle se redresse tant bien que mal, continue sur les genoux et va se blottir contre les autres enfants quelques mètres plus loin. Derrière, les éperons du soldat s'apprêtent à sonner l'hallali. L'empreinte de ses bottes recouvre méthodiquement les traces de Charlise. Sa main ajuste la manche de sa chemise couleur de pluie avant de récupérer le gant clouté pendu à sa cartouchière.

La même joue des épaules, se faufile. Elle se fond dans la masse, bien décidée à ne pas recevoir un autre coquard en guise de trophée. Se faire oublier n'est pas un problème, la chose est pratiquement acquise. Ils se ressemblent tous : crâne tondu, yeux rouges d'avoir trop pleuré, toussant sans cesse à s'en décrocher un poumon. Ils sont là, plus d'une centaine de marmots, serrés les uns contre les autres, unis par la peur, la faim et le désespoir : boule humaine indissociable.

D'autres encore descendent de carrioles surchargées, rachitiques et nus sous leurs haillons empestant l'urine, maquillés de cernes aussi profonds que les ravins de La Creusée. Le défilé est loin d'être fini. Des mules galeuses à bout de souffle apportent quatre nouveaux chargements. Le convoi est mené par un officier, fusil de précision

sanglé dans le dos, qui surveille la caravane depuis le dos de sa puissante jument.

Ayant perdu trace de la petite téméraire, le soldat hausse les épaules, range son gant et crache par terre. Son maigre sens du devoir l'empêche de traîner des pieds pour aller saluer son supérieur. Ses yeux plissés se posent sur le cheval couvert d'écume et sur l'arme à feu surplombée de sa lunette en cuivre. Une pointe de jalousie embrase ses pupilles, rapidement étouffée par l'autorité du cavalier qui lâche une succession d'ordres secs.

Aux directives s'ajoutent toujours les libertés prises. Aussi, les nouveaux enfants sont accueillis avec cette brutalité ingénieuse dont seuls les adultes sont capables. Victimes désorientées, ils cherchent un point de repère pouvant les informer sur le lieu où ils ont été traînés après des jours de voyage. La conclusion la plus rapide est aussi la plus vaine : au milieu de nulle part. Pris en tenaille entre deux remparts rocheux, d'anciens champs où se multiplient mauvaises herbes, repaires de mulots et trous d'obus, s'étirent jusqu'à la ligne d'horizon. Là-bas, se dresse le seul véritable repère à des kilomètres à la ronde : une chariote blindée d'où pointe une mitrailleuse.

L'appareil écrase les ruines d'une vieille ferme. Sa carrosserie noircie est percée de milliers de trous gros comme des poings. Détail réservé aux meilleurs yeux, le fanion à moitié déchiré qui bat sur un de ses flancs porte les couleurs de la baronnie de Solavà : fond turquoise et palourde s'ouvrant sur un soleil couchant. Autour, un brouillard pareil à un rêve laisse deviner la présence d'un cours d'eau à quelques mètres de là.

Pour compléter ce spectacle de désolation, une bruine collante s'unit aux vents. Les soldats pestent. Les enfants, eux, accueillent ces quelques gouttes comme un cadeau du ciel, bouche grande ouverte, langue tirée, tête penchée en arrière. Charlise en profite également pour se nettoyer en gigotant de plaisir.

C'était le rituel, la toilette du soir avant de se coucher, les pieds nus sur le parquet de la cuisine. Sur le rebord de la fenêtre, une bougie diffusait une forte odeur de citronnelle. Tout proche, son père, un cigarillo éteint coincé entre les dents, profitait de son fauteuil fétiche, un journal posé sur les genoux. Son père, c'est sa fierté. L'un des rares du village à savoir lire et écrire.

À cette époque, la guerre des jabots était encore loin, elle ne concernait que les baronnies au sud de la Clèze. La presse évoquait même la possibilité d'un armistice. Pourtant, elle s'était répandue avec la vitesse et la pugnacité d'un cancer.

Alors que la tente des officiers finit d'être montée, les dernières garnisons d'infanterie arrivent, tirant derrière elles de nouveaux nuages noirs. Accroupie dans le dos de deux frères grands comme des adultes, Charlise observe toute cette cohorte. Et avec une satisfaction toute personnelle, elle note l'abatement dont sont victimes nombre de ses bourreaux.

Une poignée de soldats va jusqu'à refuser la tâche à laquelle on les a assignés, et ce malgré les ordres répétés d'un caporal aussi incompetent qu'excédé. Le petit joufflu aux rouflaquettes brunes finit par tirer son six-coups et l'agite au-dessus de sa tête, espérant ainsi compenser son manque d'autorité. Mais rien n'y fait, ses menaces ont un goût de comédie trop prononcé.

Les tire-au-flanc se moquent. Une série de clins d'œil et de sourires jaunes fusent. Les fusils sont renversés et plantés dans la boue, façon primaire de marquer son territoire. Les canons sont couverts de rouille et de sang séché que rien n'efface, pas même la pluie.

Il est presque trop tard quand Charlise s'aperçoit n'être plus que la seule à s'intéresser à la scène. Les autres enfants s'agitent, la bousculent sans vergogne. Tirée en arrière, elle se débat et mord à pleines dents deux pauvres mains qui tentent d'ouvrir un passage. Un goût de sang dans la bouche, la sauvageonne étire son cou jusqu'à s'en faire mal, gourmande de la suite des événements.

Elle est de nouveau à l'affût quand un coup de feu secoue tout le monde. Le caporal s'effondre, un trou rouge au-dessus de son œil droit. La gosse réprime son envie de crier en se mordant les joues quand ses petits voisins n'hésitent pas à s'égosiller. Leur baïonnette tenue contre la poitrine, les six soldats s'écartent la tête baissée. Une gestuelle identique à celle d'un enfant pris en plein délit : la main coincée dans le pot de confiture à une heure du souper. Ici, pas de martinet, la réprimande se joue sur une simple balle de plomb.

Sur le passage, des traces apparaissent. Grosses comme le fond d'un baril de poudre, tamponnées sur le sol dans un silence assassin. Une chose avance. Pas tout à fait invisible, elle se fond dans le décor

avec une facilité évidente. La pluie s'intensifie, révèle ses formes, la découvre : un kaméléon.

Sur l'imposante bête, un cavalier se tient droit dans sa selle en cuir, caché sous un long imperméable furtif duquel dépasse le canon fumant d'un revolver. La capuche de son ciré lui couvre le visage mais laisse entrevoir un menton scindé par une profonde fossette.

Persuadée que le reptile la fixe de ses yeux télescopiques, Charlise recule de deux pas. À cet instant, sa peur cohabite avec une curiosité dévorante. De petits coups d'œil furtifs jetés entre deux épaules, elle brave un danger inexistant.

Les images dans les livres ne sont jamais suffisantes. L'animal, avec ses deux mètres au garrot, pulvérise tout ce qu'elle avait pu imaginer. Plus impressionnant encore est sa capacité à se mouvoir dans le silence le plus total. Comme si les sons avaient décidé de fuir, motivés par la peur d'être gobés d'un coup de langue meurtrier. Les gouttes de pluie filent sur ses milliers d'écailles qui n'arrivent pas à s'arrêter sur une couleur précise. Le kaméléon, singulier en tout point, hypnotise.

Il n'est pas le seul. Avec une lenteur calculée, le cavalier range son arme de sa main gauche. Charlise ne rate rien. Cinq doigts fins ne lâchent plus la crosse en nacre de l'arme à feu, à l'aise dans son étui. Une chevalière en or portée à l'annulaire et une bague sertie d'un onyx noir au pouce. L'imperméable claque au vent, un uniforme gris couvert d'un nombre impressionnant de barrettes militaires. Bien entendu, cette monture reptilienne, d'une rareté folle, assoit son pouvoir. Des détails qui, mis bout à bout, font dire à la gamine que cet homme est loin d'être un simple bidasse. Un haut gradé, à coup sûr, peut-être même est-il à la tête de l'escadron tout entier ? En attendant, son geste a suffi. Nul besoin de prononcer un mot que les six soldats arrachent leur baïonnette du sol et se ruent au travail.

Les heures passent et les premiers rayons de soleil percent le tapis nuageux. Larmes hésitantes et mâchoire crispée, les enfants tremblent. Ils ont été regroupés en un troupeau grossier qui suit l'axe sinueux d'une charrette couverte à ras bords de sacs en toile de jute. Posté à l'arrière, un soldat attrape les lots deux par deux et les jette



à ses pairs, chargés de les sangler sur le dos des petits captifs. Un travail à la chaîne que tous sont pressés de finir.

Les cordes s'enroulent sous les bras des mômes, passent sur leur abdomen et coulisent jusqu'à leur brûler la peau. Elles finissent en nœuds si serrés qu'elles manquent de les étouffer. De ses ongles sales, Charlise n'arrête pas de se gratter le bas des épaules. L'allergie semble être partagée. Si la chose est agaçante, la charge est supportable. Il n'en faudrait cependant pas beaucoup plus pour faire ployer ses jambes squelettiques. Mais ce qui la tracasse vraiment, ce sont ces quelques kilos supplémentaires, loin d'être innocents.

Parmi tous les prisonniers, un seul s'est risqué à demander aux fantassins le contenu des sacs. Il ne doit pas dépasser les douze ans, des pustules plein le visage. Sa voix n'a pas encore mué. Courage et bêtise n'ont jamais été aussi proches : le pauvre garçon est maintenant recroquevillé en position fœtale, les côtes rouées de coups de pieds. Tout le monde regarde, personne n'intervient. Un inconnu flanqué de l'insigne de sergent vient mettre un frein au dévouloir de ses hommes. Tandis qu'il bat son chapeau sur ses cuisses pour en chasser les gouttes de pluie, il profite de cette réunion informelle pour faire une annonce à voix basse. « Tout est prêt » semblent former ses lèvres, que Charlise fixe sans ciller.

Les militaires font preuve d'une régularité quasi mathématique. Les enfants, espacés les uns des autres de deux pas, forment une ligne parfaitement droite. Ils sont plus de cinq cents, le dos tourné vers leurs tortionnaires, les yeux rivés sur la carcasse du char sôlavien au loin, attentifs. Cette ribambelle couvre le kilomètre et demi de fange qui sépare les falaises du couloir de Flanelle.

Charlise compte un geôlier pour cinq gamins. Celui qui se tient derrière elle savoure bruyamment du tabac à chiquer pendant qu'il remonte pour la vingtième fois son pantalon. À droite, quelqu'un siffle. À l'arrière, un coup de feu part. Trois merles s'envolent. Le garde laisse aussitôt son uniforme tranquille – décidément trop grand pour lui – et tire un couteau à manche d'os. Il se rapproche de la petite prisonnière, l'attrape par la nuque. Charlise déglutit alors qu'un frisson se propage dans tout son corps. L'arme descend et le bout de la lame vient percer le sac dans son dos.

Le soldat s'éloigne en emportant son odeur de tabac et va répéter l'opération sur le sac de ses voisins. Les autres troufions n'ont pas attendu pour l'imiter. En moins d'une minute, la tâche est accomplie.

La centaine de gardes recule de concert en levant leur fusil. Si beaucoup d'enfants s'imaginent l'heure de leur exécution venue, Charlise ne l'appréhende pas. Malgré la peur, la fillette comprend que le manège ne fait que commencer.

« Vous allez marcher, le regard droit devant vous, en ligne et à pas réguliers, lance une voix à travers un porte-voix. Ceux qui ne respecteront pas ces consignes seront abattus sur le champ. Maintenant, avancez ! »

Un second coup de feu marque le départ. Charlise regarde de chaque côté. À sa droite, un garçon de son âge se gratte le front des deux mains et hésite. À sa gauche, une fille, plus jeune encore, a fait trois mètres. Une poussière compacte s'échappe du trou fait un instant plus tôt dans la toile de son sac. Étrangement, elle ne se mélange pas avec la boue. Elle laisse une traînée claire, régulière, dans le sillage de la môme.

Quand Charlise tourne la tête, cherchant à vérifier si son propre sac relâche de la poudre à la manière d'un sablier, une balle la frôle. Son gardien crache son tabac et essuie sa bouche sur son épaule.

« Avance. Avance ou bien je tire. Et cette fois-ci, j'te louperai pas. »

Charlise souffle par le nez. S'imposant un rythme soutenu, elle parvient presque à rattraper son retard sur sa voisine quand une explosion retentit. Quelqu'un crie. Tout le monde s'arrête. La surprise passée, la fouineuse cherche immédiatement la source de l'incident mais les soldats hurlent des menaces et les mômes reprennent leur marche fissa.

Une autre détonation survient, suivie rapidement d'une troisième. La quatrième est plus proche. Beaucoup trop proche. La vision de Charlise se trouble, ses oreilles bourdonnent, ses genoux flanchent. Elle essuie machinalement le sang qui coule sur sa joue, un sang qui n'est pas le sien. Horrifiée, elle découvre sa voisine de gauche éparpillée à trois endroits distincts, coupée à hauteur de la taille.

L'explication de toute cette mise en scène tombe comme un couperet : ils sont dans un champ de mines. Paniqués, quelques-uns

cherchent à fuir. Ils reçoivent une balle en pleine tête quand la malchance ne les fait pas sauter sur un explosif enterré.

« AVANCEZ ! »

Ceux qui deviennent précautionneux, les yeux plantés au sol, sont à leur tour la cible des fusiliers. Le plomb ne les rate pas. Après ces exemples et une série d'avertissements, nécessaire remise au point, les enfants reprennent leur marche forcée, la terreur vissée au ventre.

L'esprit de Charlise est comme rempli de cotons imbibés de chloroforme. À l'inverse, son corps fonctionne à plein régime. Sa cage thoracique se lève et s'abaisse à une cadence folle. Ses poings sont si serrés que ses ongles lui rentrent dans la peau. Elle ne pleure pas. Son cerveau est tétanisé. Un pas après l'autre, elle continue d'avancer.

\*\*\*

Les gouttes de pluie ont cessé de marteler le toit de la tente. Près de l'entrée, cinq pigeons voyageurs roucoulent dans leur cage. Deux malles posées l'une sur l'autre font office de bureau. Syvan Dusneau recharge son stylo-plume penché sur un papier buvard. La lettre à son épouse, concise comme à son habitude, est prête, marquée du sceau familial. Il referme soigneusement l'encrier, réajuste ses lunettes et s'attelle au premier rapport du jour.

Colonel, il est à l'origine du plan d'attaque sur Pillignan. Convaincre les bureaucrates de Pont-Gris d'utiliser les enfants capturés pour nettoyer le couloir de Flanelle n'a pas été chose facile, leur accord était nécessaire pour que la requête parvienne jusqu'au Baron. La morale éteinte, c'est la peur d'une mauvaise presse qui freine la prise de décision. Autour de la table chacun savait que les prisonniers – aussi jeunes soient-ils – constituent un instrument de guerre ; dans ce cas précis, la clé du succès. Le plan de Dusneau est malin mais l'hypocrisie est de mise.

Il le sait, il joue sa carrière. Il joue sa vie et celle de sa famille. En cas de réussite, les honneurs militaires seront pour lui. En cas de débâcle, le soldat sera désavoué par ses supérieurs, l'homme poussé à l'exil ou pendu. Pas de place pour la demi-mesure. Dans tous les

cas, il gagnera sa place dans les livres d'histoire. Monstre ou héros, légende de la baronnie de Parcendres.

Son pouce caresse machinalement sa chevalière pendant qu'il cherche une accroche. Pas de fioritures, même avec ses supérieurs, quitte à déplaire, Syvan va droit au but. Quelques paragraphes ratatinés sur une écriture illisible et le tour est joué. Les quatre courriers sont roulés et enfermés dans des cylindres en métal inviolables. L'ingénieux dispositif doit être ouvert selon un nombre de tours précis, faute de quoi une pointe perce une capsule d'acide qui détruit le message.

Syvan pose ses lunettes, se lève, puis se prépare une tasse de café. Buvant debout, il sort une photo sépia de la poche intérieure de sa veste. Au premier plan, ses fils jumeaux, alors en pleine période de chute des dents de lait, accusent un sourire inégal. Sa femme, belle à se damner, est figée dans une pose protectrice, mains sur leurs épaules. C'était il y a quatre ans, elle n'était pas encore malade. Lui n'a pas changé : toujours les joues creusées de cicatrices d'acné, cheveux blonds gominés et cet air de renard qui transparait même sur le cliché.

À l'extérieur, des coups de feu et une suite d'explosions le tirent de sa rêverie : son plan se met en marche. S'y mélangent les cris, les larmes et le sang. Les pigeons s'affolent pendant que Syvan bourre sa pipe, serein. Un officier passe la tête sous le rabat de la tente et le salue sans protocole.

« Colonel, vous devriez venir jeter un coup d'œil, nous avons peut-être déjà un gagnant. »

Syvan ne lui rend pas son sourire de politesse. Il reboutonne son uniforme jusqu'au col, tire sur ses manches et passe son imperméable. À peine a-t-il mis un pied dehors qu'il craque une allumette et souffle de petits nuages.

« Vous savez, encore tout à l'heure, certains mettaient en doute votre plan. Maintenant qu'ils commencent à apercevoir que ça pourrait marcher, tout le monde... »

– C'est une confession, lieutenant Bodevige ? Le plan va fonctionner, pas de doute là-dessus. Les messages sont prêts à partir, ils seront entre les mains des autorités compétentes dès demain. Le temps de sécuriser la voie et la cavalerie arrivera dans trois à quatre

jours, si besoin elle nous rattrapera. Nous lancerons l'attaque avant la nouvelle lune.

– Et après ça, si tout se passe bien...

– Tout se passera bien, le coupe à nouveau le colonel Dusneau.

– Après ça, reprend le soldat mal à l'aise, nous descendrons vers le sud pour frapper la capitale ?

– Inutile de se presser. Nous consoliderons nos positions. Avant d'être le plus grand port de l'ouest, Pillignan est le centre économique de Solavà. De Bussille a loupé le virage de la modernité, sa baronnie est vieille et ankylosée, sans usines ni réseau de chemins de fer efficace, ses soldats seront rapidement à court de vivres et de munitions. Le Squalé paiera le prix de sa politique.

– Une alliance de dernière minute avec les Valquidées pourrait encore le sauver.

– Je ne parierais rien là-dessus, il est trop fier. Nous remporterons cette ville, Solavà sera à nous. »

Ils contournent une auge en bois remplie de boules gluantes, mélange d'amidon, d'insectes et de lézards morts dont se régale le kaméléon. La bête ne leur accorde pas un regard, trop absorbée par son festin. Quelques mètres plus loin, ils atteignent un mirador, érigé à la va-vite mais solide. Syvan monte le premier à l'échelle et rallume son tabac, le temps que son subordonné le rejoigne sur la plate-forme.

« Là, légèrement à droite du char », renseigne le lieutenant en pointant une petite forme mouvante à l'horizon.

Aidé de sa longue-vue, Syvan trouve rapidement le captif en question, seul survivant dans un large périmètre. Autour, vingt nouvelles explosions, vingt nouveaux sacrifices, nombreux sont ceux qui s'arrêtent un instant au bruit de la mort, figés par un terrible effroi. Les corps mutilés se font de plus en plus nombreux. L'enfant continue son chemin plus vite encore, de vraies enjambées, paris de chaque instant.

De dos plus encore, Charlise ressemble à n'importe quel autre même. Automate désespéré, elle ne pense plus à rien. Sans s'en apercevoir, elle est de loin en tête de cette course morbide, plus proche que jamais du rideau de brume. Elle canalise, de fait, toute l'attention du régiment. La trace de poudre qu'elle laisse derrière elle est parfaitement visible, rectiligne. Du pain bénit pour le colonel

Dusneau qui laisse échapper un sourire pour la première fois depuis des semaines.

Il ne la lâche pas du regard et comprend instinctivement qu'elle a passé le champ de mines depuis une bonne dizaine de mètres déjà. La petite devient de facto sa proie. Il tire une dernière bouffée, puis tapote sa pipe sur la rambarde pour faire tomber les cendres avant de la faire disparaître sous son imperméable.

« Votre arme lieutenant », demande-t-il la main tendue.

L'officier s'exécute et le fusil de précision change de propriétaire. D'un coup de langue, Syvan se mouille les lèvres. L'œil gauche se ferme, l'œil droit se colle à la lunette. La visée s'ajuste sur la petite chauve, découvre sa nuque couverte d'eczéma. Son index effleure la gâchette. Il est temps mais il renonce. Il pousse un grognement, trouve tout trop facile. Alors, il décide de jouer à un petit jeu cruel en laissant sa cible s'envelopper dans le brouillard, manteau porteur d'espoir.

Seconde après seconde, la silhouette se grise de plus en plus. Syvan ne peut plus laisser fuir ce captif aux allures de revenant. La décision est précise, le prochain pas est celui de trop. La détonation est puissante. La balle fuse. La balle traverse. Le petit morceau de métal ressort visqueux et carmin.

Une petite main tremblante et pleine de terre vient se presser contre la blessure. Le tissu sale se colle à son épaule osseuse et se gorge de sang. Charlise est en vie. Sa respiration a doublé de vitesse. Elle titube mais continue d'avancer. La chance est avec elle depuis le début. Évènement surréaliste, un merle est venu se poser sur le canon du fusil et, de par son poids, a dévié la trajectoire du tir. Le destin se plie. Le verso devient le recto.

Le manteau de brume s'épaissit.

Pas de seconde tentative, il est trop tard pour le colonel Dusneau. L'enfant a disparu, avalé par la vapeur froide qui glisse et dévore le char avant de continuer à s'étendre. Syvan se redresse et lève les yeux au ciel. L'oiseau noir a rejoint ses comparses, hors de portée. Pas de cri de rage mais des veines de colère pulsent sur son front, il fait pourtant mine de rester calme. Son lieutenant n'est pas dupe.

« Faites revenir une trentaine de prisonniers et renvoyez-les en lignes serrées et par vagues successives sur le passage que nous avons trouvé. Qu'ils le déblayent et l'élargissent, il nous faut de la place. »

Syvan rend le fusil et bourre sa pipe.

« Au bout du compte, s'il y a encore des survivants, tuez ceux qui chercheront à gagner le brouillard. Laissez les autres en vie et renvoyez-les sans tarder dans les geôles de Pont-Gris, ils méritent bien une petite récompense. Voyez, lieutenant Bodevige... »

Il craque une allumette. Le foyer s'embrase et rejette une fumée épaisse dans laquelle l'officier croit distinguer une farandole de ses petites victimes. Il chasse ces illusions d'un clignement des yeux.

« ... je ne suis pas si cruel. »